

Dispersés dans la ligue

JEAN-PIERRE DUPUIS, *Où sont les joueurs francophones du tricolore ?* Montréal, Éditions La Presse, 2016, 168 pages

Félix Pinel

Volume 11, Number 2, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85141ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pinel, F. (2017). Review of [Dispersés dans la ligue / JEAN-PIERRE DUPUIS, *Où sont les joueurs francophones du tricolore ?* Montréal, Éditions La Presse, 2016, 168 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 11(2), 9–10.

DISPERSÉS DANS LA LIGUE

Félix Pinel

Professeur d'éducation physique

JEAN-PIERRE DUPUIS OÙ SONT LES JOUEURS FRANCOPHONES DU TRICOLORE ?

Montréal, Éditions La Presse, 2016,
168 pages

Au-delà de la question posée dans le titre de son essai, Jean-Pierre Dupuis se demande : « Est-il possible, malgré la transformation du monde du hockey, de recréer un noyau de joueurs francophones et de miser sur cet avantage concurrentiel ? » (4^e de couverture) Pour l'auteur, la réponse ne laisse aucun doute et c'est faits et statistiques à l'appui qu'il le démontre. Avec une réelle volonté d'avoir un fort contingent de joueurs francophones au sein de son alignement, les Canadiens de Montréal auraient une véritable identité nationale.

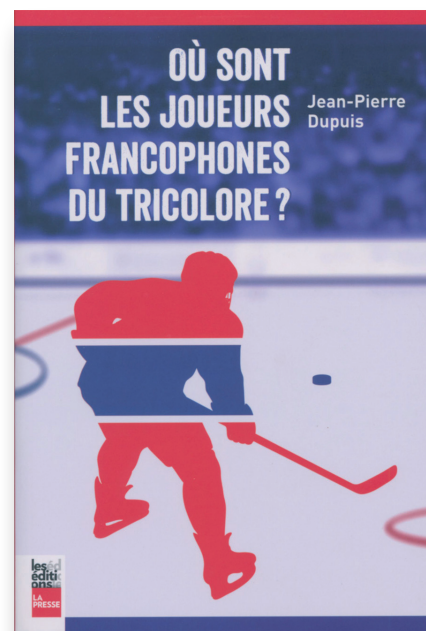
Dans la première partie de son essai, l'auteur y va d'un survol de la glorieuse histoire de la Sainte-Flanelle. Il nous explique qu'au départ, les Canadiens de Montréal avait l'exclusivité des joueurs francophones et que l'équipe avait été créée par la toute nouvelle *National Hockey Association* afin de rivaliser avec l'*Amateur Hockey Association of Canada* qui interdisait aux équipes francophones de prendre part aux matchs de la Coupe Stanley. Les Canadiens, surnommés *Flying Frenchmen*, ont connu un succès aussi rapide que durable et ce, toujours avec un noyau de joueurs francophones. Lors de leur première conquête de la Coupe Stanley en 1916, ils comptaient 8 joueurs francophones sur un total de 12. Depuis 1950, les Canadiens n'ont jamais remporté l'honneur ultime avec moins de 9 francophones dans leur alignement. D'ailleurs, ils n'en comptaient pas moins de 13 lors de leur dernière conquête de la Coupe Stanley en 1993, il y a bientôt 25 ans.

Aussi, bien que l'équipe ait toujours compté sur des joueurs anglophones, il n'en demeure pas moins que les Canadiens de Montréal ont longtemps été l'équipe des Canadiens français, qu'ils soient du Québec, de l'Ontario ou d'ailleurs au Canada. C'est avec l'avènement du repêchage amateur de 1969 que les choses vont se compliquer quant au recrutement des meilleurs joueurs francophones, alors que dorénavant toutes les équipes de la ligue pourront se les approprier. « L'équipe ne peut plus recruter ces joueurs francophones, majoritairement québécois, sans les avoir repêchés comme elle le pouvait auparavant. Ils se retrouvent ainsi dispersés dans la ligue » (p. 29).

Depuis, bien des choses ont changé, le nombre d'équipes est passé de 6 à 30, les joueurs américains ont augmenté en nombre et maintenant les joueurs européens sont aussi bien présents. Les joueurs francophones comptent maintenant pour moins de 7 % des joueurs de la ligue alors qu'ils représentaient plus de 16 % des joueurs de la NHL en 1960, bien que leur nombre absolu ait augmenté de 22 à 50 sur la même période. La réalité culturelle a aussi bien changé ces dernières années. L'auteur a donc fait le choix délibéré de mélanger les concepts de peuple et de nation, et il inclut autant les Québécois francophones (maintenant de diverses origines), les Canadiens français des autres provinces, mais aussi les Québécois anglophones qui ont une connaissance du français, comme deux récentes acquisitions des Canadiens de Montréal : Torrey Mitchell et Mark Barberio.

Parmi les cinq directeurs généraux que les Canadiens ont eus en poste au cours des 35 dernières années, c'est Serge Savard qui obtient la meilleure note quant à ses judicieux choix de joueurs francophones. Sa stratégie était claire et efficace, elle aurait pu être reconduite par ses successeurs : repêcher des joueurs francophones dans les rondes où les chances de succès sont les plus élevées, les trois premières rondes.

Dans le second chapitre de son essai, Jean-Pierre Dupuis analyse les choix au repêchage des Canadiens et évalue le travail des différents directeurs généraux à partir de la nomination de Serge Savard en 1983. Puisque le système du repêchage universel récompense année après année les pires équipes en leur donnant les meilleurs choix, l'équipe montréalaise se retrouve très rarement avec des choix intéressants puisque ses performances sont relativement bonnes. Ainsi, les joueurs québécois d'exception, comme Mario Lemieux, échappent presque systématiquement à l'équipe montréalaise. Au cours des 35 dernières années, le CH a obtenu un choix parmi les cinq premiers lors de quatre séances de repêchage et une seule fois le choix numéro un. En aucun de ces cas, les recruteurs du Tricolore n'ont choisi un joueur francophone, bien qu'ils auraient probablement dû le faire, à tout le moins en 1980 alors qu'ils préférèrent un certain Doug Wickeneiser à Denis Savard



qui connut une brillante carrière à Chicago avant de venir faire un court passage chez les Canadiens, en fin de parcours, à la faveur d'un échange.

Parmi les cinq directeurs généraux que les Canadiens ont eus en poste au cours des 35 dernières années, c'est Serge Savard qui obtient la meilleure note quant à ses judicieux choix de joueurs francophones. Sa stratégie était claire et efficace, elle aurait pu être reconduite par ses successeurs : repêcher des joueurs francophones dans les rondes où les chances de succès sont les plus élevées, les trois premières rondes. Si Serge Savard choisissait le meilleur joueur disponible en première ronde du repêchage et ce, peu importe sa provenance, il se faisait un devoir quasi absolu de choisir des joueurs d'ici en deuxième et troisième ronde du repêchage, c'est ainsi qu'il mit la main sur des joueurs comme Patrick Roy, Stéphane Richer et Claude Lemieux. En 12 ans à la tête des opérations hockey du club, Serge Savard repêchera 47 joueurs francophones et remportera les deux dernières coupes Stanley à ce jour, en 1986 et 1993. Réjean Houle, André Savard, Bob Gainey, Pierre Gauthier et Marc Bergevin ont tous connu beaucoup moins de succès quant à la sélection des joueurs francophones, ou bien ils en ont repêchés tout simplement moins ou ils les ont choisis dans les dernières rondes où les joueurs sélectionnés réussissent statistiquement moins à jouer au plus haut niveau. Cela explique en très grande partie le peu de joueurs francophones à s'être alignés pour les Canadiens ces dernières années.

Dans la troisième partie de son livre, Jean-Pierre Dupuis s'attarde aux autres stratégies pouvant être utilisées pour regarnir les effectifs des Canadiens de joueurs francophones, à savoir : les transactions, le marché des joueurs autonomes et les joueurs soumis au ballottage, abandonnés par leur équipe. Comme il l'a fait pour le repêchage, il analyse le travail des différents directeurs généraux en commençant

suite de la page 9

par Serge Savard. Encore une fois, ce dernier obtient la palme du plus méritant. L'ancien défenseur étoile des Canadiens fut particulièrement efficace dans le recrutement de joueurs non-repêchés, en plus de réaliser plusieurs échanges importants pour embaucher des joueurs de la trempe de Vincent Damphousse ou Pierre Turgeon.

L'auteur qualifie le règne du successeur de Savard, Réjean Houle, de désastreux. En l'espace de 5 ans (1995 à 2000), l'équipe passa de l'élite à l'une des risées de la ligue, perdant au passage son identité nationale par des échanges aussi désastreux les uns que les autres. Patrick Roy, Pierre Turgeon et Vincent Damphousse furent tour à tour échangés, des joueurs étoiles auxquels les partisans s'identifiaient quittèrent donc sans être remplacés convenablement. Réjean Houle n'était tout simplement pas prêt à occuper un tel poste, il le reconnaît lui-même: «J'ai été victime de mon peu d'expérience. Je me suis retrouvé avec tellement à faire, tellement rapidement. Après, j'étais toujours en rattrapage. Je n'ai jamais pu reprendre le dessus.» (p. 123)

André Savard prit la relève pour un court règne d'à peine trois ans, il fut particulièrement actif et réussit pratiquement à reconstituer un noyau de joueurs francophones en faisant notamment l'acquisition de Yanic Perreault, Joé Juneau et Donald Audette. Malheureusement, un nouveau propriétaire américain, George Gillet, préféra remplacer André Savard par Bob Gainey.

Au début du règne de Bob Gainey en 2003, le CH comptait 10 joueurs francophones, alors que lors de son départ en 2010 l'équipe n'en comptait plus que 5. Gainey fut à la fois coupable et victime de la disparition du noyau de joueurs francophones; échangeant de jeunes vedettes francophones comme José Théodore et Mike Ribeiro, il devenait pour lui plus difficile de convaincre des joueurs autonomes francophones comme Daniel Brière de signer un contrat avec les Canadiens. Tout l'or du monde vaut-il le poids de la pression populaire et médiatique d'être l'un des seuls

francophones de la mythique équipe de Montréal? Patrick Roy, dont une citation dans *La Presse* est reprise dans le livre de Jean-Pierre Dupuis, est éloquent à ce sujet:

Je pense qu'à Montréal, s'ils veulent devenir une vraie équipe gagnante, ça va leur prendre une dizaine de Québécois. Moins il y a de Québécois, plus c'est difficile. La pression et le stress se concentrent alors sur quelques individus. Quand nous sommes une dizaine comme dans mon temps, la pression est répartie sur plus d'épaules. Et puis, ça fait plus de gars qui passent un mauvais été quand ils ne font pas les séries ou qu'ils se font sortir en première ronde... (p. 53)

Suite au départ de Bob Gainey, Pierre Gauthier prit les rennes de l'équipe pour un court mandat, mais rien ne sembla changer.

Après l'achat de l'équipe par le groupe de Geoff Molson, Marc Bergevin fut nommé directeur gérant et malgré un vibrant plaidoyer en faveur des joueurs francophones, les résultats en ce sens continuent de se faire attendre.

Pour Jean-Pierre Dupuis, il est évident qu'il est toujours possible de constituer un noyau de joueurs francophones au sein des Canadiens de Montréal. Il suffit pour lui de quitter le cercle vicieux où peu de joueurs francophones rend le recrutement de ceux-ci plus difficile pour migrer vers le cercle vertueux où un fort

noyau de joueurs d'ici rendra l'équipe attrayante pour les joueurs du Québec. Pour l'auteur, c'est même plus que souhaitable, laissons-lui le dernier mot:

Une identité francophone forte pour l'équipe crée une dynamique particulière avec les partisans qui amènent les joueurs à se dépasser pour prouver que les francophones ont leur place en Amérique anglo-saxonne, qu'ils peuvent accomplir de grandes choses au même titre que le Cirque du Soleil, Bombardier et Desjardins qui sont reconnus au-delà des frontières du Québec. ❖

« Je pense qu'à Montréal, s'ils veulent devenir une vraie équipe gagnante, ça va leur prendre une dizaine de Québécois. [...] Quand nous sommes une dizaine comme dans mon temps, la pression est répartie sur plus d'épaules. »

– Patrick Roy

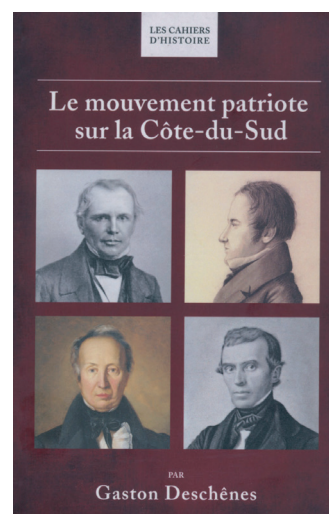
GASTON DESCHÊNES LE MOUVEMENT PATRIOTE SUR LA CÔTE-DU-SUD

La Pocatière, Les Cahiers d'histoire, 2015, 137 pages

La réputation de Gaston Deschênes n'est plus à faire en ce qui a trait à son expertise sur l'histoire du Québec. Le mouvement patriote sur la Côte-du-Sud est une belle incursion dans cette tranche d'histoire plus ou moins exploitée aux environs de Québec.

Ce fut donc une lecture facile et accessible. Elle le serait même pour le néophyte en l'histoire insurrectionnelle d'ailleurs. C'est un ouvrage sans prétention et, en soi, un excellent condensé de l'histoire des rébellions de 1837-1838. Il s'agit d'une belle vulgarisation des troubles du point de vue de la région de Québec, ce qui n'a pas été énormément exploité dans l'historiographie insurrectionnelle. L'avant-propos et la contextualisation politique donnent le ton au livre dans lequel il est facile de s'y retrouver en suivant à la trace ses principaux protagonistes: Étienne-Paschal Taché, Augustin-Norbert Morin, Amable Dionne, Charles-Eusèbe Casgrain.

À la lumière de cette lecture, il est intéressant de constater que des assemblées aussi lointaines que celles tenues dans le vaste comté des Deux-Montagnes aient des échos chez les patriotes de la Côte-du-Sud. À ce sujet, la description des diverses assemblées patriotes qui ont été tenues entre 1832 et 1837 est fort intéressante. On y explique les résolutions adoptées traduisant ainsi l'importante mobilisation qui s'opère dans ce secteur. Nous pensons entre autres à l'assemblée de Saint-Thomas, le 26 juin 1837, qui est épique en ce sens.



Par ailleurs, notons que les divers tableaux, portraits, cartes et plans sont nombreux et fort pertinents. L'ajout de plusieurs extraits de journaux de l'époque est aussi à propos. Mais est-ce que ce livre apporte un nouvel éclairage si on le compare à l'ouvrage de l'historien Gilles Laporte, *Patriotes et loyaux* (Septentrion, 2004)? Nous nous sommes posés la question d'entrée de jeu en feuilletant rapidement le petit bouquin d'une centaine de pages. Force est de constater que oui puisque plusieurs éléments historiques factuels nous sont désormais connus grâce aux recherches approfondies de M. Deschênes.

Les écrits traduisent sans l'ombre d'un doute les divisions au sein-même de la population sud-côtoise en 1837-1838. Enfin, nous avons particulièrement apprécié les détails entourant le passage des troupes britanniques en provenance des provinces maritimes. Le tout est fort bien documenté. Encore là, rares sont les ouvrages qui abordent ce sujet.

Jonathan Lemire
Historien et auteur